

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

177-178 | 2006

Chanter, musiquer, écouter

Ulf Hannerz, *Foreign News. Exploring the World of Foreign Correspondents*

With a foreword by Anthony T. Carter Chicago, University of Chicago Press, 2004, XIII + 273 p., bibl., index (« The Lewis Henry Morgan Lectures Series »).

Gérald Gaillard-Starzmann



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2317>

DOI : 10.4000/lhomme.2317

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 560-562

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Gérald Gaillard-Starzmann, « Ulf Hannerz, *Foreign News. Exploring the World of Foreign Correspondents* », *L'Homme* [En ligne], 177-178 | 2006, mis en ligne le 12 avril 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2317> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2317>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Ulf Hannerz, *Foreign News. Exploring the World of Foreign Correspondents*

With a foreword by Anthony T. Carter Chicago, University of Chicago Press, 2004, XIII + 273 p., bibl., index (« The Lewis Henry Morgan Lectures Series »).

Gérald Gaillard-Starzmann

- 1 EXTENSION d'une « Lewis Henry Morgan Lecture » prononcée par l'auteur à l'université de Rochester en 2000, le livre est d'abord le fruit de l'observation et de conversations tenues entre 1995 et 2000 avec soixante-dix correspondants de presse basés à New York, Hong-Kong, Johannesburg, Jérusalem, etc. Il comporte six chapitres : « L'espace médiatique à travers le globe », « Un paysage de nouvelles », « Carrières des correspondants », « Régions et histoires », « Routine, relations et réponses », « Histoires du monde » et, finalement, « Le temps d'écrire ». Ces chapitres sont eux-mêmes subdivisés en de multiples entrées comme autant de facettes explorant le monde des correspondants étrangers. On y distingue résidents permanents et correspondants parachutés sur un événement particulier. On peut aussi les répartir entre ceux qui appartiennent aux trois grandes agences (Reuters, France-Presse et Associated Press) et ceux relevant de quotidiens : le *New York Times* en compte quarante répartis sur vingt-cinq bureaux, le *Los Angeles Times*, vingt-cinq répartis en vingt bureaux, la *Neue Züricher Zeitung*, en a presque quarante, la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* un peu plus de cinquante, le *Daily Telegraph*, qui est loin de prêter une attention systématique aux nouvelles venues de l'étranger, en possède néanmoins douze. La sélection et la diffusion des nouvelles internationales ne sont pas des entreprises entièrement dominées par le monde occidental : l'Afrique du Sud et les quotidiens asiatiques sont *a priori* largement autonomes. Ainsi le *Yomiuri Shimbun*, quotidien japonais qui tire à onze millions d'exemplaires, entretient-il soixante journalistes dans trente pays.
- 2 Qui devient et comment devient-on correspondant étranger ? Comment un poste d'affectation est-il choisi et pourquoi ? Comment en change-t-on ? Quels liens les correspondants ont-ils avec les autorités des pays où ils se trouvent, et, plus largement,

quelles sont leurs relations à leurs terrains ? Comment se rend-on sur un événement ? Ce sont quelques-unes des questions traitées par le livre, et c'est par des anecdotes ethnographiques qu'Ulf Hannerz répond à la plupart. Il fut un temps où l'armée comme la police pouvaient s'emparer des carnets de notes et où les correspondants faisaient la queue devant les cabines téléphoniques. Les téléphones satellites, les ordinateurs et le Web ont transformé cette situation, mais, allant de pair, placent les correspondants dans une grande dépendance à l'égard de leur rédaction. Si les médias fabriquent du cosmopolitisme, paradoxalement, l'espace dédié aux nouvelles internationales diminue (comme l'exprime l'un des correspondants : « Remember that : this is a dying occupation »).

- 3 Notons que s'il traite des « nouvelles comme commodités », Ulf Hannerz a écarté tout ce qui concerne l'aspect économique (coût de revient et part des dépenses des nouvelles de l'étranger, rémunérations comparatives des correspondants, moyens dont chacun dispose, etc.). Les situations sont sans doute trop diversifiées. Le livre ne traite pas non plus de la riche histoire des correspondants depuis le temps des grands reporters, mais seulement de l'évolution la plus récente de ce milieu.
- 4 Comme on l'a écrit plus haut, Ulf Hannerz explore un site en de multiples entrées plutôt que de développer la réponse à une question ou un problème posé.
- 5 Le texte est ainsi composé de manière post-moderne. Ce n'est donc pas un livre dont le lecteur peut raconter l'anecdote ou résumer la démonstration (il n'y en a pas), ni un livre de référence (que l'on parcourt rapidement parce qu'on s'y reportera pour y chercher de l'information). C'est un livre dont les lignes de force sont elles-mêmes noyées dans l'ethnographie qu'il présente et dont les idées sont à rencontrer dans les plis du texte. J'en ai retenu trois principales. La première est celle de « news you can use », ou « nouvelles utilisables », c'est-à-dire des nouvelles qui sont liées aux mondes et aux intérêts réels ou imaginaires du lecteur (on comprend que le *Los Angeles Times* couvre mieux l'Asie que les journaux de l'Est du continent). Les *news you can use* s'opposent, en quelques sorte, à celles décrivant un monde dont le lecteur ne sait que faire.
- 6 La deuxième notion centrale est celle de « story line » qui court tout au long du livre. Éclairant rétroactivement les pages qui précèdent, elle n'apparaît néanmoins nommée qu'à la page 102 (chap. IV). La *story line* est une construction, un ordonnancement, une grammaire du monde. On pourrait, en philosophe, l'appeler éventuellement : « grand récit » ou « plan de consistance ». La Guerre froide a longtemps été la *story line* majeure de tous les correspondants, qui auraient demandé face à la confrontation Tutsi/Hutu : « Où sont les nôtres ? ». La Guerre froide terminée, c'est l'économie qui peut être aujourd'hui considérée comme la plus globalisante des *story lines*.
- 7 Les *story lines* dessinent le portrait de régions. Il y a celle d'un pays ou d'une culture : ainsi l'*otherness* (« l'altérité ») est la *story line* du Japon, pays qui est systématiquement représenté comme une surprise répétée. D'autres ont celles d'entités plus larges qu'elles définissent par réfraction : le Tiers-Monde a comme *story line* d'être un lieu de guerres endémiques, de corruption et d'arbitraire. Un lieu aussi, où vivent des gens « refusant de faire la queue » (expression d'un correspondant). Celle de l'Afrique est passée de l'appréhension d'un ordonnancement tribal à celle d'un total chaos comme toile de fond (un correspondant noir américain remercie Dieu que les esclavagistes aient importé ses ancêtres aux États-Unis). L'apartheid a été la longue *story line* de

l'Afrique du Sud ; l'ont remplacée : le thème du sida et l'attention portée sur la fréquence des meurtres et des viols.

- 8 La troisième notion, reprise par Ulf Hannerz aux correspondants, est l'expression « *hard news reporting* ». La *hard news*, c'est le tremblement de terre de Kobé ou l'attaque au gaz dans le métro de Tokyo. C'est donc l'événement (au moins médiatique) que l'on part couvrir dans l'urgence. Mais Ulf Hannerz remarque qu'à la multiplication des radios et des télévisions, et avec la fin de Guerre froide, les correspondants étrangers ont voulu répondre par une écriture plus séductrice et opposent la flânerie à la *hard news*. Le livre débute (p. 17) par la description de trois reportages de ce type. Le premier peint un samedi après-midi à Jérusalem : les ultra-orthodoxes insultent les conducteurs ne respectant pas le shabbat. Le deuxième traite des « *Orangemen of Accra* », les membres d'un ordre maçonnique originaire d'Écosse, dont le grand maître espère la visite de la reine Élisabeth au Ghana. Le troisième est le reportage d'un samedi soir à Pékin avec en toile de fond le développement du concept de week-end en Chine. La flânerie peut également considérer la vie nocturne de Tel-Aviv ou les progrès des techniques d'accouchement en Israël. Elle est souvent gratuite : lire sur les *Orangemen* d'Accra n'est d'aucun usage pour le commun des lecteurs occidentaux, ce ne sont pas des *news you can use* ; ces Ghanéens deviennent simplement plus complexes et moins unidimensionnels. On est là au plus près d'une inversion de la conception de Robert E. Park, pour qui le sociologue « était une espèce de super reporter » car le travail de ces correspondants étrangers n'est pas ici foncièrement différent de celui de l'ethnographe. D'un autre côté, il est contradictoirement noté que les correspondants sont plus proches et donc plus dépendants de leur rédaction grâce à la technologie moderne. Moins libres de flâner, ils sont donc plus astreints aux *story lines* en cours. S'accroît donc le mécanisme de « la circulation circulaire de l'information » que dénonçait Pierre Bourdieu.
- 9 Il est manifeste que, parti explorer le monde des correspondants, Ulf Hannerz s'est rapidement trouvé confronté à la question de définir ce qu'est une nouvelle. Comment la raconte-t-on ? À quoi la relie-t-on ? Comment est-elle agencée ? Si la réponse est dans la *story line*, il faut y ajouter l'événement. Il y a, nous dit-il, subversion de l'ordre établi par la *story line* lorsque, par exemple, un correspondant raconte l'indifférence d'un père palestinien pour la nationalité palestinienne ou juive de l'enfant qui sera sauvé grâce aux organes du sien tombé sous les balles des soldats israéliens. Cependant, quoiqu'il subvertisse la *story line*, ce récit ne prend sens que parce qu'elle existe déjà. Il en est en quelque sorte une variante heureuse. L'opposition entre citoyens laïcs et ultra-orthodoxes émerge en revanche, comme une *story line* supplémentaire, puisqu'elle met en avant à la fois l'existence de différents types de juifs et le fait que les ultra-orthodoxes deviennent une composante démographique majeure et bientôt majoritaire de la société. Un élément de « flânerie » peut ainsi être au fondement d'une nouvelle *story line* et, de cette manière, devenir un événement autour duquel se réorganise le sens. C'est-à-dire ce qui bouscule les représentations, instaurant un avant et un après, et le passage ou la superposition d'une *story line* à une autre.
- 10 Les *story lines* construisent des imaginaires par la sélection et la mise en récit de multiples « il y a ». L'événement est un réveil au réel, sous la forme de l'irruption d'un « il y a » supplémentaire car encore non décompté. C'est ainsi, qu'issue de l'événement, la *story line* conceptualise et organise les récits qui suivent. Ulf Hannerz remarque qu'il en va de même avec l'anthropologie « dont les concepts ont amené à se concentrer sur

certain thèmes ». J'irai plus loin en ajoutant qu'il en est toujours ainsi, qu'il s'agisse de formes artistiques et scientifiques ou d'idées politiques et de représentations en général.

- 11 Pour finir, notons cette phrase : « En accord avec l'approche anthropologique, j'ai porté plus d'attention aux correspondants traversant de grandes distances culturelles : de l'Afrique, de l'Asie ou du Moyen-Orient vers l'Europe ou l'Amérique du Nord, plutôt que de Washington vers Stockholm ou de Bruxelles vers Londres » (p. 5)¹. Ceux qui soutiennent que l'ethnographie, le comparatisme, mais aussi l'altérité (*otherness*) constituent les angles de la trinité anthropologique ne peuvent qu'être ravis d'une telle « confiance » de la part d'Ulf Hannerz.

NOTES

1.. « As part of my anthropological angle, I am more interested in the work of correspondents reporting over greater cultural distance, as it were : from Asia, Africa, or the Middle East to Europe or North America, rather than from Washington, D.C. to Stockholm or from Brussels to London. »